

LISE LABBÉ

la simplicité d'une âme pure



« Attrape la balle », huile, 2004, 24 x 24 po.

Avant même que je ne sois descendue de ma voiture, Lise Labbé est dehors pour m'accueillir. Elle m'invite à entrer dans sa charmante maison de campagne dont une petite rivière borde un des flancs, ajoutant sa touche sonore à cet environnement paisible des Laurentides. Femme timide, elle devient nerveuse à l'idée de parler d'elle. Malgré une certaine anxiété, elle s'ouvrira peu à peu jusqu'à se livrer sans réserve avec une candeur touchante.

C'est que Lise Labbé tient à ce que les gens aiment et ce besoin la préoccupera aussi bien dans sa vie personnelle que lorsqu'elle peint. Quand elle pense à un sujet, elle

essaie de composer un univers qui plaira au spectateur tout en demeurant fidèle à ses propres envies. Née dans les années quarante à Rosemont, un quartier principalement peuplé d'ouvriers francophones, elle garde un souvenir des maisons, des rues et des commerces du quartier qui est bien loin de la réalité d'aujourd'hui. « Les ruelles étaient des lieux très animés, toutes sortes de monde y circulait : du marchand de fruits et légumes en passant par l'ajusteur de couteaux jusqu'à celui qu'on appelait le guenilleux, une personne démunie qui circulait en ramassant de quoi survivre et qu'on invitait même parfois à manger chez soi. Le linge battait au vent sur les cordes, les enfants y couraient et y jouaient sans crainte car c'était avant tout à eux qu'elles appartenaient », se remémore-t-elle.

Comme son père, un homme qu'elle adorait pour sa bonté et sa joie de vivre, était propriétaire d'un petit magasin casse-croûte où les jarres de bonbons vendus à la cenne côtoyaient les clients venus déguster un casseau de frites, elle a accumulé des à tête quantité d'images de ces scènes de vie quotidienne. La simplicité est d'ailleurs ce qui qualifierait le mieux cette artiste réservée et sensible. Une fois qu'elle se sent en sécurité, elle se confie comme le ferait un enfant sans méfiance.

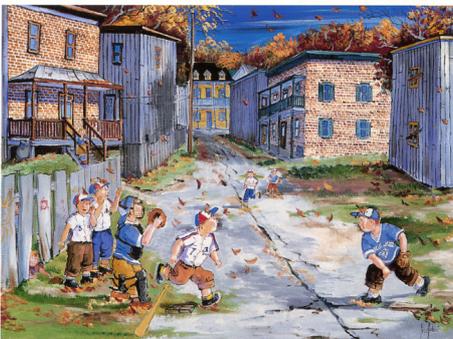
L'apprends ainsi que sa carrière de peintre est somme toute liée à l'idée de son grand-père de les inscrire, elle et sa sœur, à une école anglaise où elles seront les seules petites françaises.

D'abord, ses propres parents ne parlant pas cette langue, ils ne pourront donc aucunement l'accompagner dans ses apprentissages. Il va sans dire que les petits ans du quartier non plus, ignorant religieusement l'anglais eux aussi. Elle décrit d'ailleurs cette période de sa vie comme ayant été très pénible, les deux communautés ne faisant pas toujours bon ménage à l'époque. Comme son ignorance de la langue nuit nettement à sa compréhension, elle ne réussira très bien dans les matières de base et se tournera vite vers le dessin et les arts pour se rattraper. « C'était la seule chose que j'aimais de l'école et c'est ce qui m'a permis de traverser ces années difficiles », dit-elle. Toutefois, à l'adolescence, sa gêne avec les garçons et leurs plaisanteries l'empêchera littéralement de poursuivre ses études, un fait qu'elle regrettera longtemps par la suite. Elle se mariera très jeune et l'idée de se réaliser autrement que dans la maternité deviendra plus présente lorsque son fils débutera la maternelle.

Cherchant à faire quelque chose



« La baignade », huile, 2004, 18 x 24 po.



« Et la balle s'envole », huile, 2004, 18 x 24 po.

qu'elle aime, elle se dit alors qu'il n'y a que la peinture qui puisse lui ouvrir quelques avenues puisque c'est le seul talent qu'elle estime valable chez elle. Elle passera deux ans à faire des toiles pour son seul plaisir, explorant plusieurs genres différents mais ne croyant jamais qu'elles puissent un jour intéresser qui que ce soit. Pourtant, elle osera finalement présenter son travail à des galeries dont une acceptera de la représenter. « De tous les tableaux que j'avais apportés, c'est celui où il y avait un enfant

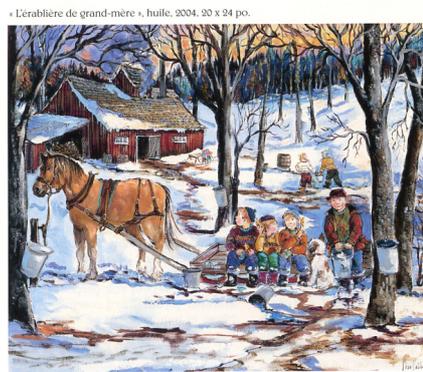
qui trouvera preneur et qui fixera presque définitivement mon style. »

C'est vrai qu'on ne voit que des enfants dans les tableaux de Lise Labbé, comme s'ils devaient demeurer entre eux pour que le soleil éclaire sans retenu ni contrainte. Au gré de ses compositions, on peut voir garçons et filles s'amuser joyeusement ensemble, complices et taquins, dans un moment de pur bonheur.

L'enfance est pour l'artiste une sorte de lieu sacré où elle aime se retrouver



« Lancer des boules de neige », huile, 2004, 40 x 50 po.



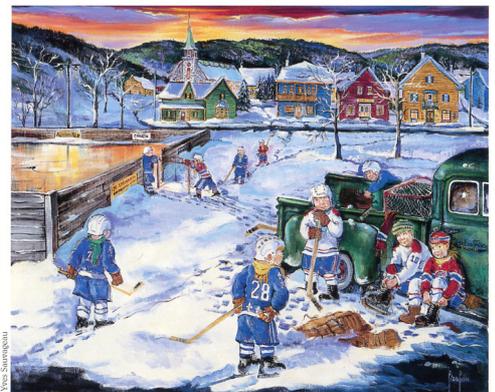
« L'étable de grand-mère », huile, 2004, 20 x 24 po.

semaine si je ne passais pas mon temps à effacer! » s'exclame-t-elle. Après avoir été sérieusement éprouvée par une grave maladie, elle doit encore se débattre avec une épreuve qui aurait pu mettre fin à sa capacité de peindre, une bactérie s'étant attachée à sa main gauche de manière à la paralyser complètement. Par chance, elle est droitrière et n'abandonne pas, même au plus bas de sa forme.

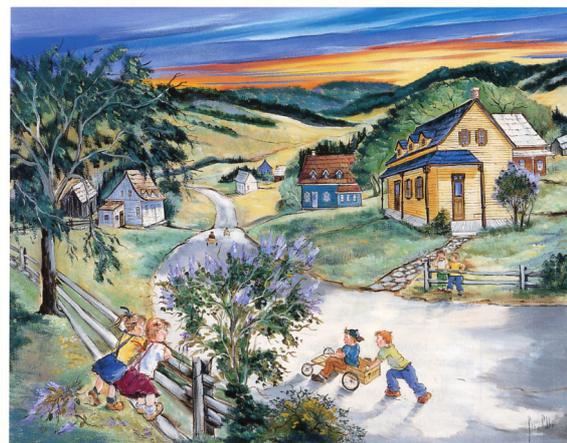
Aujourd'hui rétablie, elle continue de peindre à chaque jour dès le matin, s'étant munie d'un support pour soutenir son bras et de coussinets pour contrer l'inconfort d'une posture prolongée pas toujours idéale pour les muscles et les articulations.

Sous une apparence de fragilité et de manque de confiance en soi, Lise Labbé est une femme qui a su avancer sans baisser la tête, relevant les épreuves de la vie sans jamais perdre sa capacité d'émerveillement ni son envie de s'amuser. Et c'est ce qu'elle propose à un public ravi de partager son regard naïf et ses scènes tirées d'une époque où les gens prenaient encore le temps de vivre. //

Lisanne LeTallier



« Les frères Riendeau », huile, 2004, 20 x 24 po.



« Sans titre », huile, 2004, 24 x 50 po.

Lise Labbé est représentée par les galeries suivantes : Le Balcon d'art, Saint-Lambert; Galerie d'art du Château DB, Mont-Tremblant; Galerie d'art Iris, Bois-Saint-Paul; Koyman Galleries, Ottawa; Galerie 2000, Veaux-Montréal; Galerie 2000, Palais des Congrès, Montréal. Elle est inscrite dans le Répertoire biennal des artistes canadiens en galeries, publié par MA-GAZINART

grâce à sa peinture. « C'est un phénomène étrange mais lorsque, le pinceau à la main, je trace une maison, c'est comme si j'étais en train de la construire pour vrai. Quand je dessine les enfants, je me retrouve au milieu d'eux et je peux presque les voir et les entendre à côté de moi. » En fait, c'est comme si elle pénétrait dans son propre univers imaginaire se déployant lentement sous ses yeux et qu'elle vivait dans cette dimension le temps d'accomplir son œuvre, un peu comme Fanfreluche entrainé dans son livre en même temps qu'elle en racontait l'histoire. Elle oublie alors où elle est et ne voit plus rien autour d'elle. Déjà transportée ailleurs, elle n'éprouve donc aucun besoin de s'installer à l'extérieur de son atelier, lequel lui procure la tranquillité nécessaire à sa concentration.

Quand elle constate l'agitation de la vie moderne et à quel point tout le monde court sans relâche, elle n'est que plus contente d'habiter loin de la ville et d'avoir la chance de profiter des beautés et du calme de la nature. « Je trouve que la télévision a tué beaucoup de choses et que c'est triste de voir que les enfants d'aujourd'hui perdent leur enfance si vite. »

Ayant plusieurs idées à la fois, elle prend le temps de bien les laisser mijoter et lorsque la vision se précise dans sa tête, elle sort des objets et des photos qui l'aideront visuellement à la matérialiser sur sa toile. Quant à ses thèmes, ils sont toujours heurteux car elle a connu assez longtemps sa part de souffrance pour ne pas chercher à prolonger l'agonie dans son art en y projetant des tristesses. S'étant finalement libérée d'une union douloureuse, abandonnant du même coup la sécurité financière et la vie d'abondance qu'elle avait connue, elle jouit aujourd'hui avec fierté d'une indépendance courageusement gagnée au fil du temps.

« J'aime que ceux qui regardent mes toiles aient envie de sourire, j'aime les choses qui sont drôles et j'utilise beaucoup les couleurs pour insuffler de la gaieté à mon travail. »

À l'image de son père qui aimait tant rire et faire des bouffonneries pour rendre les autres heureux, elle cherche également à se faire aimer en offrant aux autres un morceau du bien-être qu'elle ressent en peignant. Rarement satisfaite, il arrive fréquemment qu'elle reprenne son travail pour en faire tout autre chose. Elle doit même retourner les tableaux finis de façon à ne pas pouvoir les voir pour réussir à ne pas continuellement les retoucher.

Après avoir expérimenté plusieurs techniques, elle a choisi de peindre à l'huile justement parce que c'est une matière qui ne sèche pas rapidement, ce qui lui permet de faire ses nombreuses corrections. « Je pourrais certainement en peindre plus d'un par